

Les Champs-Élysées et l'Arc de Triomphe par Pierre Audiat.

Extrait 1 – Juin 1940

Les actes pompeux par lesquels l'Allemagne victorieuse mit le sceau nazi sur Paris échappèrent à l'immense majorité de ses habitants. La Wehrmacht fourmillait dans nos rues, mais elle n'avait pas encore opéré son entrée solennelle. Celle-ci eut lieu par un matin ensoleillé. De très bonne heure, des unités de toutes armes, où prédominait l'infanterie, *descendirent* les Champs-Élysées, musique en tête, les tambours et les fifres mêlant leurs roulements sourds et leurs notes aigrettes. Les officiers étaient à cheval, suivis de leurs troupes à pied. Le défilé eut lieu dans le silence le plus absolu, car les larges terre-pleins qui bordent l'avenue étaient rigoureusement déserts. La curiosité et la badauderie qui pousseront plus tard quelques-uns de nos concitoyens à assister aux cérémonies et aux festivités allemandes ne se sont pas encore éveillées. D'ailleurs les autorités, soit par prudence, soit parce qu'elles jugeaient qu'il s'agissait d'une solennité purement militaire, n'avaient fait connaître ni le jour ni le lieu de cette orgueilleuse parade.

(Audiat, 1946, p.23)

[Le but cherché était atteint] aussi avec la cérémonie de la relève de la garde, qui pendant quatre ans eut lieu tous les jours, à midi, aux Champs-Élysées. Concentrée au rond point des Champs-Élysées, la garde montante, musique en tête, se dirigeait vers la place de l'Etoile, et sa marche, au mécanisme et à la cadence d'une précision inhumaine, avait, disaient certains témoins, « quelque chose de terrifiant ». Les témoins, d'ailleurs, étaient rares et presque toujours occasionnels. La garde montante arrivait à la place de l'Etoile, préalablement dégagée de tout élément indigène et ceinturée d'un service d'ordre où les Allemands dominaient ; elle était passée en revue, puis se disloquait, chaque groupe allant relever l'un des postes stationnés devant les palaces où se pavanaient les grands états-majors. Ce qui se passait à l'intérieur de ces sanctuaires nazis, nul Parisien ne le sut d'abord ; ce fut seulement bribe par bribe qu'il reconstitua l'existence des satrapes germaniques.

(Audiat, 1946, pp.26-27)

Extrait 2 – 1943

[Paris aimait] que les avions amis lui apportassent des signes d'amitié : les tracts de la R.A.F., avec leur cocarde tricolore, qui ne contenaient guère que des nouvelles déjà connues par la radio, mais qui leur faisaient sentir une présence ; ou bien le drapeau aux trois couleurs, qu'un jour de mai 1943 un aviateur laissa tomber au-dessus de l'Arc de Triomphe et qui atterrit mollement sur un immeuble de l'avenue de la Grande-Armée, où des policiers s'en emparèrent.

(Audiat, 1946, p.250)